

C'est une femme du monde

de

Georges Feydeau

Collaborateur : Maurice Desvallières

PERSONNAGES

PATURON

GIGOLET

ALFRED

PERVENCHE

GIBOULETTE

PHILOMELE

Un cabinet particulier dans un restaurant. Au fond, porte d'entrée donnant sur la salle où est la caisse. Portes à droite et à gauche, premier plan. Porte à gauche, deuxième plan. — Une table servie à droite, au milieu de la scène. — A gauche, un canapé. — Au fond, à gauche, une desserte. — Chaises, etc.

SCENE PREMIERE

ALFRED, puis PHILOMELE

Au lever du rideau, ALFRED est en train de mettre le couvert sur la table placée au milieu du théâtre.

ALFRED. — Voyons !... combien mettrai-je de couverts à cette table ? Deux, trois ou quatre ?... ça, c'est un jeu auquel je m'amuse souvent... je me fais des paris à moi-même, des sommes énormes !... qu'est-ce que ça me coûte ?... puisque ça me rentre... et c'est très amusant... Voyons !... deux... c'est pour les rendez-vous d'amour... trois pour les ménages à trois... et quatre pour les parties carrées... Allons, ce soir nous mettrons la partie carrée... D'abord, ça rapporte plus à la maison. Les tête-à-tête, ça n'est que la moitié et puis ça ne consomme pas !... Ils sont toujours pressés d'arriver au café... on pourrait même dire au pousse-café... Mettons quatre ! Dix mille francs que ce sera quatre !

PHILOMELE, *entrant du fond avec un plateau chargé de hors-d'œuvre.* — Voilà les hors-d'œuvre.

ALFRED, n° 1. — Philomèle !... arrive ici !...

(Il l'embrasse.)

PHILOMELE, n° 2. — Veux-tu bien te taire !... C'est lâche ! tu vois que j'ai les mains prises !

ALFRED, *lui pinçant la taille.* — J'ai les miennes libres et j'en profite !...

(Il l'embrasse.)

PHILOMELE, *donnant son plateau à ALFRED qui va le déposer sur la desserte de gauche au fond.* — Assez, voyons !... Si le patron nous voyait ! tu sais qu'il ne badine pas sur le... badinage !

ALFRED, *redescendant.* — Eh bien ! quoi, badinage ! Qu'est-ce qu'il a à dire ? Est-ce que le nôtre n'est pas légitime ? Est-ce que tu n'es pas ma femme ?

PHILOMELE. — C'est possible !... mais ici je suis caissière et il dit qu'une caissière, ça n'est pas

fait pour son mari, mais pour les clients !

ALFRED. — Ouais !... Eh bien, qu'il fourre donc sa femme à la caisse, il verra si c'est fait pour les clients !...

PHILOMELE. — Oh ! sa femme !... Tout le monde se sauverait !

ALFRED. — Ça, c'est vrai ! c'est une basilique !

PHILOMELE. — Et les basiliques, c'est si peu fréquenté !

ALFRED. — En attendant, que je t'y prenne à badiner avec le client.

PHILOMELE. — Oh ! pas de danger ! Tu as vu l'autre jour le gommeux qui m'a fait des avances !... je lui ai allongé une de ces gifles !...

ALFRED. — Tu as bien fait ! Seulement ce qui m'étonne, c'est que le patron ne t'ait rien dit !

PHILOMELE. — Le patron ! au contraire ! il m'a augmentée !

ALFRED. — Allons donc !

PHILOMELE. — Parfaitement !... il m'a dit : une gifle ! ça excite les hommes... continuez !

ALFRED. — Oui ?

PHILOMELE. — Tu vois donc que tu peux dormir sur les deux oreilles !

ALFRED. — Sans transpercer mes oreillers !... C'est tout ce qu'il me faut.

PHILOMELE. — Ah ! Alfred ! tu sais bien que je n'aime que toi !

ALFRED. — Oh ! ma petite Philomèle !

PHILOMELE. — Comme toi aussi, tu ne dois aimer que moi.

ALFRED, *s'asseyant sur le canapé et la faisant asseoir sur ses genoux.* — Comment donc !

PHILOMELE. — Tu les as bien aimées, dis, tes deux premières femmes !

ALFRED. — Mais non ! Mais non !

PHILOMELE. — C'est ça qui me fait enrager : quand je pense qu'une autre, que deux autres... sans compter le casuel...

ALFRED. — Oh ! le casuel !...

PHILOMELE. — Ont été, comme ça, entre tes bras !... Non, ça me fait un effet !

ALFRED. — Oh ! voyons ! tu es enfant !... D'abord, je ne les ai pas aimées tant, tant que ça !

PHILOMELE. — Oh ! on dit cela !...

ALFRED. — Et puis enfin, puisque je suis veuf, doublement veuf !... ce qui n'est plus n'est plus ! Eh bien ! n'en parlons plus !

PHILOMELE. — Oh ! bien, oui ! n'en parlons plus ! Seulement tu m'aimeras bien, dis, Alfred ?

ALFRED. — Mais oui ! et encore davantage !

(*PHILOMELE l'embrasse.*)

SCENE II

LES MEMES, PATURON

PATURON, *entrant vivement du fond, il est en habit noir, avec un pardessus clair.* — Oh ! pardon !

PHILOMELE, *se relevant vivement, passant devant ALFRED et allant au n° 1.* — Oh ! un client !

PATURON. — Je m'en vais ! Je m'en vais !

ALFRED. — Mais non ! du tout !... restez, monsieur, restez !

PATURON. — Le maître d'hôtel !

ALFRED, à *PHILOMELE.* — Toi, file !...

PHILOMELE, *passant derrière le canapé par la gauche et en montant vers le fond.* — Oui...

(*Saluant PATURON.*) Monsieur !

(*Elle sort par le fond.*)

PATURON, *descendant en scène, n° 2.* — Eh bien., ne vous gênez pas, mon ami ! Qu'est-ce que

vous faisiez là ?

ALFRED (n° 1). — Je vais vous dire, monsieur... c'était pour occuper mes loisirs...

PATURON. — Je vois bien !

ALFRED. — Et puis, comme c'était un cabinet neuf, le patron m'a dit : « Vois si tout est bien en état pour le confort du client ».

PATURON, *indiquant le canapé*. — Oui !... vous fatiguez les ressorts.

ALFRED. — Monsieur exagère ! Et... qu'est-ce qui nous vaut la visite de monsieur Paturon ?

PATURON. — Tiens ! vous me connaissez donc !

ALFRED. — Oh ! moi, monsieur ! Je connais mon Paris ! c'est moi Alfred.

PATURON. — Ah ! c'est vous Alfred ? oui !..oui !... seulement je connais beaucoup d'Alfred !

ALFRED. — Alfred ! l'ancien maître d'hôtel de la Maison d'Or !

PATURON. — Oh !... c'est juste !... Je me disais aussi : j'ai vu cette binette-là quelque part !

ALFRED. — Monsieur me flatte !

PATURON. — Et alors, c'est comme ça que vous trompez votre femme avec la caissière !

ALFRED. — Du tout, monsieur !... la caissière, c'est ma femme !

PATURON. — Comment ! Je croyais qu'autrefois vous m'aviez dit qu'elle était dans les téléphones !

ALFRED. — Oh ! ce n'est pas la même, monsieur ! Celle-ci, c'est ma troisième femme !

PATURON, *passant devant ALFRED et allant au n° 1*. — Mâtin ! quel gaillard !

ALFRED. — Ah ! monsieur !... quand on ne les mène pas de front !... ce n'est pas de la gaillardise !

PATURON. — Eh bien, qu'est-ce que vous avez fait de la seconde !

ALFRED. — Ah ! Qu'est-ce que vous voulez., monsieur !... elle a succombé !

PATURON. — Oh ! la pauvre femme !

ALFRED. — Elle a succombé à quelque enjôleur !

PATURON. — Aïe !

ALFRED. — Elle a fait comme ma première !... elle s'est fait enlever ! et depuis je ne l'ai pas revue !

PATURON. — Eh bien, dites donc ! vous n'avez pas de chance avec vos femmes !

ALFRED. — Non, monsieur ! j'ai toujours eu la bosse du mariage, elles n'ont jamais eu la bosse de la fidélité !

PATURON. — Ah ! bien, qu'est-ce que vous voulez ? ça aurait fait trop de bosses dans le ménage ! (*Il s'assoit sur le canapé.*) Mais si je ne me trompe, vous étiez déjà divorcé d'avec votre première femme !

ALFRED, *s'asseyant sur le canapé à côté de PATURON toujours au n° 2*. — Parfaitement !... c'est même ce qui m'a permis d'épouser la seconde.

(*PATURON lui fait remarquer par un geste qu'il est assis à côté de lui. ALFRED se lève et continue.*) Et j'ai également divorcé d'avec la seconde, ce qui m'a permis d'épouser la troisième.

PATURON. — D'où il résulte que vous avez trois femmes sur le pavé de Paris !

ALFRED. — C'est-à-dire qu'à vraiment parler... je n'en ai qu'une, mais il y en a trois qui se croient chacune ma femme ! parce que les deux premières, elles, ne savent rien du divorce !... Quand elles ont filé, j'ai fait constater la disparition et le divorce a été prononcé en leur absence.

PATURON, *se levant*. — Vraiment ? les deux premières ignorent...

ALFRED. — Les trois même ! parce que j'ai trouvé inutile de dire à ma dernière femme que j'étais divorcé, ça embête toujours les femmes, ces choses-là ! je lui ai dit que j'étais veuf, c'était bien plus simple ! et même, si vous la voyez, je vous prierai de ne pas faire d'allusion !

PATURON, *passant devant ALFRED et allant au n° 2.* — Soyez tranquille !

ALFRED. — Je vous dis ça à vous, parce que vous êtes un ami, mais motus !

PATURON. — Entendu ! mais sans vouloir vous être désagréable, je vous avouerai que je ne suis pas venu exprès pour entendre vos histoires conjugales !

ALFRED. — C'est juste, monsieur !... je me laissais aller à mes effusions.

PATURON. — Voilà ! j'aurais besoin d'un cabinet.

ALFRED. — Je vois ! je vois ! Eh bien, celui-ci... il ne vous va pas ?

PATURON. — Si, parfaitement ! gardez-le moi ! Maintenant, pour le menu !

ALFRED. — Oh ! rapportez-vous en à moi ! Je connais vos goûts ! Vous serez content.

PATURON. — Bon.

ALFRED. — Combien êtes-vous ?

PATURON, *allant à l'extrême droite.* — Bêta !... Je suis deux !

ALFRED. — Toujours, alors ! Eh bien, j'enlève deux couverts ! (*Prenant les deux couverts sur la table et les portant sur la desserte du fond, à part.*) J'ai perdu mon pari ! c'est dix mille francs que je me dois !

SCENE III

LES MÊMES, GIGOLET

GIGOLET, *entrant du fond, il est en habit noir sous son pardessus.* — Garçon !

ALFRED, *n° 1 au fond.* — Monsieur !

PATURON (*n° 3*). — Tiens ! Gigolet !

GIGOLET, *descendant au n° 2.* — Paturon !

ALFRED, *descendant en scène au n° 1.* — Ah ! bien, nous sommes en pays de connaissance !

PATURON. — Ah ça ! par quel hasard vous trouve-t-on ici ?

GIGOLET. — Oh ! sans doute par le même que vous ! Partie fine ? hein !

PATURON. — Partie fine !

ALFRED, *bon enfant.* — Partie fine !

GIGOLET. — Merci, mon ami ! (*A PATURON*) Mais voilà des éternités que nous ne nous sommes vus !

PATURON. — Deux ans, mon cher ! Comme ça passe !

GIGOLET. — On m'a dit que vous aviez une liaison ?

PATURON. — C'est vrai ! Eh bien, et vous, on m'a dit que vous étiez marié ?

GIGOLET, *passant devant PATURON et allant au- n° 3.* — Marié ? Oh ! une liaison comme vous ! moi, j'ai toujours été pour le ménage, seulement, que voulez-vous, j'ai toujours été gaucher.

ALFRED. — C'est ce qu'on appelle des ménages de la main gauche.

GIGOLET. — Merci, mon ami. (*A PATURON.*) Il est familier, ce maître d'hôtel.

PATURON. — Oh ! c'est Alfred, l'ancien maître d'hôtel de la Maison d'Or ! C'est un ami pour les clients ! (*A ALFRED, présentant GIGOLET.*) M. Gigolet. (*Présentant ALFRED.*) Alfred !

ALFRED. — Enchanté, monsieur.

GIGOLET, *passant devant PATURON et allant à ALFRED.* — Eh bien, Alfred, mon ami ! il me faudrait un cabinet... un cabinet mystérieux.

ALFRED. — Pour abriter un premier amour ?

GIGOLET. — Voilà !

ALFRED, *montrant la gauche.* — Eh bien, j'ai votre affaire !... j'ai un petit nid par là.

GIGOLET. — Bien ! Quant au menu...

PATURON. — Oh ! rapportez-vous en à lui ! il connaît mes goûts !

GIGOLET. — Oui, mais pas les miens.

ALFRED. — Si ! Si ! vous serez content !... Je vais !... (*Remontant par la gauche, en passant devant le canapé, à part.*) Seulement, je n'ai pas de veine... J'avais aussi parié pour la partie carrée !... c'est encore dix mille francs que je me dois... Je me ruinerai ! (*A GIGOLET.*) Je vais mettre le couvert !

(*Il sort par la gauche.*)

SCENE IV

PATURON, GIGOLET

PATURON (*n° 2*). — Ah ! ce cher Gigolet !... Ça fait plaisir de se retrouver.

GIGOLET (*n° 1*). — Ah ! je crois bien ! On s'est connu dans une fredaine, on se retrouve dans une fredaine.

(*Il s'assoit sur le canapé.*)

PATURON. — C'est le mot ! (*S'asseyant à côté de lui.*) Car je vous avouerai que ce soir je trompe ma main gauche.

GIGOLET. — Parbleu ! mais moi aussi ! en plein coup de canif !

PATURON. — Oui ?

GIGOLET. — Absolument ! Moi, je trouve qu'on doit avoir les mêmes égards pour une maîtresse que pour sa légitime. Par conséquent, je la trompe !...

PATURON. — Dame !... sans ça, autant se marier !

GIGOLET. — C'est évident !... et puis, mon cher, il faut la voir, ma nouvelle conquête ! c'est une découverte !...

PATURON. — Ah ! vraiment !

GIGOLET. — Ah ! mon cher ! c'est une merveille !

PATURON. — Et... quoi ?... Cocotte ?...

GIGOLET, *se levant*. — Oh ! là là !... est-ce que je fréquente ! Non ! (*Avec importance*) C'est une femme du monde !

PATURON, *se levant*. — Ah ! comme vous avez raison ! les femmes du monde, mais il n'y a que ça ! C'est le mystère ! les rendez-vous discrets !... C'est la perspective d'un mari ridicule, jaloux !... C'est le flagrant délit qui menace !... partout le danger ! la crainte !... Ah ! quel piment dans l'amour ! tandis que les cocottes, c'est la banalité, sans l'imprévu !... sans le péril !... C'est l'amour à prix fixe ! l'amour dans un *bazar*, entrée libre !... Ah ! non ! non !... la femme du monde, la femme du monde et rien que la femme du monde !...

GIGOLET. — D'où je dois conclure que votre conquête n'est pas une cocotte !

PATURON. — Parbleu ! (*Avec importance.*) C'est aussi une femme du monde !

GIGOLET. — Ce qui fait que nos deux bonnes fortunes...

TOUS DEUX, *ensemble*. — Sont des femmes du monde !

PATURON (*n° 2*). — La mienne est la toute jeune veuve d'un colonel d'artillerie.

GIGOLET (*n° 1*) — Oui ?...

PATURON, *riant*. — Et... il paraît qu'il est mort au premier feu.

GIGOLET. — Honneur aux braves ! Et pas d'autre escarmouche depuis ?

PATURON. — Aucune !... Je serai sa première !... la pauvre enfant !... Elle vit retirée avec sa tante, je l'ai rencontrée hier au moment où elle allait la rejoindre. Il pleuvait tellement fort, et elle m'a vu si mouillé, si mouillé, qu'elle m'a dit : « Monsieur, voulez-vous la moitié de mon parapluie ? »

GIGOLET. — Charmante enfant !

PATURON. — N'est-ce pas ?... Et quelle touchante inconséquence !... Est-ce qu'une roublarde aurait fait ça ?... Tandis qu'une femme du monde, ça ne voit pas le danger et ça s'y jette !... voilà comment j'ai pu arriver, avec une peine infinie, à la décider à accepter ce soir ce premier rendez-

vous ?

GIGOLET. — Ah ! bien, mon cher, j'ai eu bien plus de peine que vous encore !... parce que la mienne, elle est mariée !

PATURON. — Ah ! ah ! très tentant !

GIGOLET, *avec importance*. — Et son mari la tient !... (*Changeant de ton*) Il est au Canada !

PATURON. — Ah ! il la tient de loin !...

GIGOLET. — Oui !... mais il l'a confiée à sa mère ! une de ces femmes austères qui ne transigent pas sur les principes ; elle n'a qu'une chose pour elle, elle est sourde.

PATURON. — Ah ! c'est une compensation !

GIGOLET. — Elles étaient là toutes les deux, l'autre soir, aux Bouffes Parisiens.

PATURON. — Aux Bouffes Parisiens !... c'est léger pour une femme austère.

GIGOLET. — Oui, mais comme elle est sourde !... la petite lui avait fait croire qu'elle était à l'Opéra-Comique !

PATURON. — Allons donc !

GIGOLET. — Parfaitement !... et même dans les entractes, — petit amour-propre de sourde, — pour avoir l'air d'avoir entendu, la mère chantonnait :

« Prenez garde ! Prenez garde !

« La dame blanche vous regarde ! »

PATURON. — Et vous preniez garde ?

GIGOLET. — A ce que la vieille ne me regarde ! Parfaitement ! Et quant à la petite, très sans façon d'allures ; — car c'est à remarquer combien les femmes du monde sont quelquefois sans façon d'allures, — elle m'empruntait mon programme, ma lorgnette, et puis elle me racontait la pièce... C'était la huitième fois qu'elle la voyait !...

PATURON. — Sa mère aime la Dame blanche.

GIGOLET. — Et puis, quand elle m'a eu raconté la pièce, elle m'a raconté toute sa vie, son mariage, son mari au Canada, sa mère sévère et sourde.

PATURON. — Eh bien, et vous ?

GIGOLET. — Moi ? Eh bien ! je lui ai raconté que je connaissais ici un petit restaurant où les femmes mariées, dont les maris étaient au Canada, venaient très souvent, en laissant leurs mères sévères et sourdes à la maison.

(*Il passe devant PATURON et va au n° 2.*)

PATURON (*n° 1*). — Comment, vous lui avez dit ça ?

GIGOLET. — Pas comme ça ! Vous pensez bien, n'est-ce pas, que cela aurait été couse de fil blanc ! Elle m'aurait envoyé promener.

PATURON. — Evidemment ! une femme du monde !

GIGOLET. — La preuve que je ne lui ai pas dit ça comme ça, c'est qu'elle va venir ici sans sa mère, à laquelle elle aura menti aujourd'hui pour la première fois.

PATURON. — Heureux coquin ! va !

GIGOLET. — Seulement, le diable, c'est que j'avais l'autre !... ma main gauche !... elle me tient !... elle me tient ! Vous comprenez que, comme elle est très fidèle, elle n'admettrait pas que je ne le sois pas !

PATURON. — Elle est fidèle ?

GIGOLET. — A en être crampon !...

PATURON. — Ah ! mon cher, elle ne peut pas l'être plus que la mienne !...

GIGOLET. — Eh bien, il y a vraiment un Dieu pour les amoureux !... Au moment où je me cassais la tête pour trouver une craque à lui faire avaler, la voilà qui m'apporte une dépêche qui lui disait que sa tante était au plus mal et l'obligeait d'aller passer la nuit auprès d'elle !

PATURON. — Ah ! bien, voilà qui est curieux !... ma main gauche aussi !

GIGOLET. — Aussi ?

PATURON. — Oui !... la même chose ! sa tante, malade ! obligée d'aller à son chevet ! et elle m'a abandonné en toute confiance !

GIGOLET. — Comme moi ! les femmes sont d'une imprudence !

PATURON. — Folle, mon ami ! folle !... Et en ce moment, elle est chez sa tante à Passy.

GIGOLET.. — A Passy ? mais la mienne aussi !

PATURON. — Aussi !... Ah ! que c'est curieux !

GIGOLET. — Ah ! mon Dieu ! mais alors., c'est- peut-être la même tante !... Nos deux mains gauches seraient donc parentes !

PATURON. — Evidemment ! Ça ne peut être que ça ! mais alors, nous-mêmes, nous serions parents... par alliance !

GIGOLET. — Tiens ! mais oui !... par alliance gauche !... (*Lui serrant les mains.*) Ah ! mon cher cousin !

PATURON. — Mon cher cousin !

(*Il passe en riant devant GIGOLET et va au n° 2.*)

GIGOLET, n° 1 — Mais sapristi ! je bavarde !... sept heures cinq !... Elle doit m'attendre !... je lui ai donné rendez-vous en voiture au coin de la rue à sept heures !

PATURON. — Allez !... Moi, je m'étonne... la mienne devait me rejoindre ici à sept heures également.

SCENE V

LES MEMES, ALFRED, puis PHILOMELE

ALFRED, *entrant de gauche.* — Messieurs, votre couvert est mis.

PATURON, à ALFRED. — Dites-moi !... une dame n'est pas venue me demander ?

ALFRED. — Non, monsieur !

(*Pendant ce qui suit, ALFRED arrange le couvert sur la table de droite.*)

GIGOLET. — Allons ! je vous quitte ! Bonne chance !

PATURON. — Dites donc ! Il me vient une idée ! Savez-vous ce qui serait gentil ?

GIGOLET. — Quoi ?

PATURON. — Si nous réunissions nos parties fines !

GIGOLET. — Tiens !

PATURON. — Oui, si nous fusionnions !

GIGOLET. — Comment, vous voulez ?

PATURON. — Mais oui, mon cher ! C'est bien plus amusant ! au lieu de deux tête-à-tête, une bonne partie carrée !... C'est ça qui rompt la glace !... Supposez qu'au dernier moment une de nos femmes du monde ait des remords; en tête-à-tête elle fait sa tête!... Tandis qu'en partie carrée, (*Passant au n° 1*) il y a l'émulation, l'entraînement général; elles finissent par y mettre de l'amour-propre ! C'est la victoire assurée !... Est-ce que ça ne serait pas plus gentil ?

GIGOLET. — Mais oui !... Seulement, voilà !... voudront-elles ?

PATURON. — C'est vrai ! des femmes du monde ! On ne peut pas agir avec elles comme avec celles du demi ! Elles auront peut-être peur de se compromettre ! Ecoutez ! je vais demander à la mienne !

GIGOLET. — Eh bien ! moi aussi, et si elles acceptent...

PATURON. — Elles accepteront !... Au fond, la mienne est bonne fille.

GIGOLET. — Et la mienne n'a pas de volonté !

PATURON. — Alors, c'est entendu !... sauf avis contraire, la partie carrée.

GIGOLET. — La partie carrée !

ALFRED, *qui a mis le couvert pendant ce qui précède venant se placer entre eux deux au n° 2.*
— Mais c'est beaucoup plus gai !...

GIGOLET. — C'est ça ! et si nous nous grisons, tant pis ! Je me sens d'une humeur !... J'ai envie d'embrasser toutes les femmes ! (*A PHILOMELE qui entre du fond, un panier de vin à la main, l'embrassant.*) Tiens ! tu es gentille, toi !

PHILOMELE. — Oh !

(*Elle le gifle.*)

GIGOLET. — Aïe !

ALFRED, *avec bonhomie.* — C'est ma femme, monsieur !

(*A ce moment les quatre personnages sont placés dans l'ordre suivant : PATURON 1. —*

ALFRED 2. — PHILOMELE 3. — GIGOLET 4. — Les trois derniers sont au fond devant la porte.)

GIGOLET. — Ah ! pardon ! enchanté !... (*A PATURON.*) A tout à l'heure !

(*Il sort par le fond.*)

SCENE VI

PATURON, ALFRED, PHILOMELE

PATURON. — Eh bien, matin ! elle a la main leste, votre femme.

PHILOMELE, à ALFRED, *descendant en scène avec lui.* — Hein ! Tu as vu ? Eh bien, si une femme t'en fait autant, tu feras comme moi ! (*A PATURON.*) Si tous les ménages étaient comme le nôtre, ça irait mieux dans le monde !

PATURON..— C'est parler d'or. Maintenant, Alfred, vous allez ajouter deux couverts !

ALFRED. — Tout de suite, monsieur. (*A PHILOMELE.*) Philomèle, mets deux couverts. (*A PATURON.*) Alors, c'est la partie carrée !

PATURON. — Oui !

ALFRED. — Eh bien ! j'ai gagné mon pari ! C'est dix mille francs que je me dois !... Mais je suis bête !... quand je perds, je me dois dix mille francs, et quand je gagne, je me dois aussi dix mille francs... Mais alors, je joue un jeu de dupe !... C'est bien ! je ne payerai pas !

PHILOMELE, *qui a mis le couvert.* — Le couvert est mis !

PATURON. — C'est bien ! (*A ALFRED.*) Vous avez commandé le dîner ?

ALFRED. — Non ! Je descends à la cuisine !... Toi, Philomèle, à la caisse !

PATURON. — Vous avez peur de la laisser avec moi ?

ALFRED. — On ne sait jamais ce qui peut arriver.

PATURON. — Merci de votre confiance.

(*ALFRED, sort par le fond avec PHILOMELE.*)

SCENE VII

PATURON, puis PHILOMELE et PERVENCHE

PATURON, *seul se regardant dans la glace à droite.* - - Je suis décoiffé ! ma mèche, ma mèche ne tient pas ! Sans cela le reste va bien ? (*Souriant dans la glace.*) Je suis en beauté ce soir !

(*Tirant sa montre.*) Sapristi ! Elle est inexacte !... C'est le défaut des femmes du monde, elles sont inexactes !

PHILOMELE, *entrant du fond et introduisant PERVENCHE.* — Si vous voulez entrer, madame...

PATURON. — Ah ! la voici !

PERVENCHE. — C'est donc des femmes qui font le service ?

PHILOMELE. — Le maître d'hôtel est à la cuisine, madame !

(*Elle sort par le fond.*)

PATURON, *allant à PERVENCHE.* — C'est charmant ! Elle croit que ce sont des femmes qui

font le service !

PERVENCHE, à PATURON — *redescendant en scène avec lui.* — Ah ! vous voilà, monsieur !

PATURON, *avec reproche.* — Oh ! Monsieur !... ne m'appellez pas monsieur !

PERVENCHE. — C'est que je vous connais si peu !

PATURON. — Mais si ce n'est pas pour moi, que ce soit au moins pour le personnel, qu'il croie que c'est un mari avec sa femme !

PERVENCHE. — Ah ! monsieur, que dites-vous là ?

PATURON. — Mais oui ! c'est pour ne pas vous compromettre !

PERVENCHE. — A la bonne heure ! Je suis si émue de cette folie que je fais ! Dans la rue, je me figurais que tout le monde me regardait, je m'enfonçais dans mon fiacre ! il me semblait que je n'arriverais jamais !

PATURON. — Et moi donc !

PERVENCHE. — C'est pour ça que je suis arrivée si en avance !

PATURON. — Ah ! vous savez ! Ce n'est pas si... si en avance que ça !...

PERVENCHE. — Allons donc !

PATURON. — Non ! c'est juste !... Le rendez-vous était pour sept heures, il est sept heures un quart !

PERVENCHE. — Ah ! monsieur ! si ma tante me voyait, elle me tuerait ! PATURON. — Bah ! vous trouveriez quelque chose à lui raconter.

PERVENCHE, *sombre.* — Oui, mais il y en a un à qui on n'en raconte pas !

PATURON. — Qui ça ?

PERVENCHE, *montrant le plafond.* — Lui ! là-haut !

PATURON. — Il y a quelqu'un au-dessus ?

PERVENCHE. — Mon pauvre mari qui me voit de là-haut !...

PATURON. — Ah ! bon, le... Oh ! bien, ne parlons pas de lui, hein ! ne parlons pas de lui !

PERVENCHE. — Oh ! non., n'est-ce pas ?... n'en parlons pas ! n'en parlons pas !... (*S'asseyant sur le canapé — n° 1.*) Ah ! dites-moi que vous n'abuserez pas de la situation.

PATURON, *s'asseyant à côté de PERVENCHE n° 2.* — Mais non ! mais non !

PERVENCHE. — Ah ! monsieur !

PATURON. — Oh ! et puis ne m'appellez pas monsieur ! appelez-moi : Paturon !

PERVENCHE. — Potiron ?

PATURON. — Pas Potiron ! Paturon !

PERVENCHE. — Ça se ressemble !

PATURON. — Mais non ! Ça ne se ressemble pas ! Allons, voyons, soyons gais ! nous allons faire un bon petit dîner !... il y aura du champagne ! Avez-vous déjà bu du Champagne ?

PERVENCHE, *s'oubliant.* — Ah ! je te crois !

PATURON. — Hein !

PERVENCHE, *rattrapant sa parole.* — Oh ! pardon ! Je me suis laissée aller à vous tutoyer !

PATURON. — Mais laissez-vous aller !

PERVENCHE. — C'est que je ne me reconnais pas, voyez-vous... moi toujours si réservée !... vrai, je ne puis me défendre d'une étrange sympathie pour vous ! Je vous connais à peine et cependant je me demande pourquoi.

PATURON, *avec passion.* — Non ! ne vous demandez pas.

PERVENCHE. — Regardez-moi... oui, ça doit être ça ! Vous avez le nez de mon pauvre mari.

PATURON, *se levant.* — Du colonel ?... J'ai ?... Ah ! bien non ! ah ! bien non !

PERVENCHE, *se levant.* — Il l'avait beau !

PATURON. — Eh bien, oui, je ne vous dis pas, mais nous avons promis que nous ne parlerions pas de lui., n'en parlons pas...

PERVENCHE. — Oui, oui, je vous demande pardon !

PATURON. — Voyons, nous sommes en tête-à-tête, soyons à notre tête-à-tête.

PERVENCHE. — Vous avez raison... quand le vin est versé...

PATURON. — Il faut le boire... (*A part.*) Elle a de l'esprit. (*Haut.*) Et tenez, je vais vous faire une proposition.

PERVENCHE. — Quoi ?

PATURON. — Il faut d'abord que je vous dise que moi, je suis un dilettante.

PERVENCHE. — Vous voulez faire de la musique ?

PATURON. — Dieu m'en garde !... Je veux dire que je suis un artiste, un raffiné ! Eh bien, quand j'ai un plaisir, j'aime à le faire durer, à le retarder, à le contrarier même quelquefois, pour le goûter plus pleinement après.

PERVENCHE. — Je ne vous comprends pas.

PATURON. — Ah ! ne cherchez pas à approfondir... il y a un peu de dépravation là-dedans... Ce sont là de ces subtilités auxquelles on n'arrive qu'après avoir quitté le bel âge où l'on est simplement gourmand pour entrer dans celui où l'on est gourmet... Enfin, quoi, nous voilà en tête-à-tête : aucun obstacle entre nous, n'ayant qu'à étendre la main pour arriver à ce dénouement auquel il faut bien qu'on arrive, mais qui gagne tellement à être différé...

PERVENCHE, *à part.* — Oh ! oh ! il me fait l'effet d'un homme qui ne se sent pas en voix !

PATURON. — Eh bien ! ces obstacles qui nous manquent, qu'est-ce qui nous empêche de nous les créer ?... qu'est-ce qui nous empêche de dîner ensemble, mais entre des indifférents dont la présence nous gênera ? n'ayant qu'une perspective : le moment où nous en serons débarrassés ! Ah ! non, voyez-vous, il n'y a que ça de vrai ! et n'en déplaise au philosophe qui a dit : « Ousqu'y a de la gêne il n'y a pas de plaisir », je lui dis, moi : « Ousqu'y a pas de gêne, il n'y a pas de plaisir ! »

PERVENCHE. — Enfin, où voulez-vous en venir ? nous ne pouvons pas dîner à table d'hôte !

PATURON. — Ecoutez, ! Je viens de rencontrer un ancien ami à moi ! il est comme moi en partie fine.. J'ai pensé qu'au lieu de dîner tous les deux ensemble, nous pourrions dîner tous les quatre...

PERVENCHE, *passant devant PATURON et allant au n° 2.* — Permettez !... mais quelle est la femme ? qu'est-ce que c'est ?

PATURON. — Oh ! une femme du inonde !... Sans cela je ne vous en aurais même pas parlé !

PERVENCHE. — Une femme du monde ?... Oh ! alors oui... (*A part.*) Ça m'amusera de dîner avec une femme du monde !

PATURON. — Et vous savez !... C'est un garçon charmant, spirituel !...

PERVENCHE. — Il est riche ?

PATURON. — Très riche !... mais il a une grue qui le dévore !

PERVENCHE. — Une grue ?

PATURON. — Oh ! pardon ! une courtisane !

PERVENCHE, *avec mépris.* — Ah ! ah !... fi !... fi !...

PATURON, *même jeu.* — Ne m'en parlez pas !

PERVENCHE, *à part.* — Riche ! Je le lui soufflerai, à sa grue !

PATURON. — Alors, c'est entendu ?

PERVENCHE. — C'est entendu !... (*Remontant vers le fond en passant devant la table de droite*) Mais je voudrais bien me débarrasser de mon manteau.

PATURON. — Attendez !...

(Il appuie sur un timbre qui est sur la table.)

PHILOMELE, *paraissant au, fond.* — Monsieur ?

PATURON. — C'est madame qui veut se débarrasser de son manteau.

PHILOMELE, *indiquant la droite.* — Si madame veut entrer là...

PERVENCHE. — Parfaitement. (*Se dirigeant vers la droite, à PATURON*) Venez-vous ?

PATURON. — Voilà, chère madame !

(*Il entre à droite à la suite de PERVENCHE.*)

SCENE VIII

PHILOMELE, puis GIGOLET et GIBOULETTE

PHILOMELE. — Qu'est-ce que c'est que celle-là ?... une femme du monde, ou une cocotte ?...

(*Descendant en scène.*) Aujourd'hui, il n'y a plus moyen de s'y reconnaître.

GIGOLET, *entrant du fond avec GIBOULETTE.* — Venez !... C'est ici, madame !... vous voyez...

GIBOULETTE, *descendant en scène au n° 2.* — Très gentil !... Très gentil !... c'est ça qu'on appelle un cabinet particulier, alors ?

GIGOLET, *descendant au n° 1.* — Tout simplement !...

GIBOULETTE. — Mais c'est grand !... Moi, je me figurais qu'un cabinet particulier, c'était tout petit, tout petit, comme un sleeping-car !

GIGOLET, *à part.* — Charmante innocence !

PHILOMELE. — Madame n'a besoin de rien ?...

GIBOULETTE. — Non, merci !...

(*PHILOMELE sort par le fond.*)

GIGOLET. — Alors c'est entendu, n'est-ce pas, pour la partie carrée ?

GIBOULETTE. — Oui, mais vous me promettez que c'est une femme du monde ?

GIGOLET. — Naturellement !...

GIBOULETTE. — Et lui,... qu'il est discret ?

GIGOLET. — Mon ami ?... c'est une tombe !

GIBOULETTE. — Ce n'est pas gai !...

GIGOLET. — Oh ! c'est une tombe gaie !

GIBOULETTE, *passant devant GIGOLET et allait au n° 1.* — J'ai tellement peur d'être compromise !... Je connais ma mère ! Si elle apprenait jamais mon équipée, elle me tuerait.

GIGOLET. — Voyons ! voyons ! ne pensez pas à cela ! (*Indiquant la gauche.*) Tenez, entrez par là et débarrassez-vous de votre chapeau.

GIBOULETTE, *se dirigeant vers la porte de gauche.* — Allons, puisqu'il le faut !... (*Arrivée sur le pas de la porte elle se retourne.*) Oh ! monsieur, je suis bien coupable !

GIGOLET. — Mais non ! mais non ! ça se fait tous les jours ! Allez !... moi, je vais jeter un coup d'œil sur le menu !

(*GIBOULETTE entre à gauche.*)

SCENE IX

GIGOLET, puis PATURON

GIGOLET. — Voyons, où est ALFRED ?

(*Il remonte.*)

PATURON, *entrant de droite.* — Tiens ! Gigolet ! vous êtes revenu ?

GIGOLET. — Oui.

PATURON. — Et votre conquête ?

GIGOLET, *indiquant la gauche.* — Elle est là !

PATURON, *indiquant la droite.* — La mienne est là !

GIGOLET. — Ah ? Je vais jeter un coup d'œil sur le menu... venez-vous ?

PATURON. — Je vous suis !

(*GIGOLET sort par le fond. PATURON redescend jusqu'à la porte de droite.*)

PATURON à *PERVENCHE* qui entre. - - Vous permettez ? Un moment !... Je vais jeter un coup d'œil sur le menu.

PERVENCHE. — Allez, monsieur !

PATURON, *avec reproche*. — Oh ! encore !

PERVENCHE. — Non !... euh !... Poti... Potu...

PATURON. — Paturon !

PERVENCHE. — Merci !... Allez, Paturon !...

PATURON. — Elle est charmante !

(*Il sort par le fond.*)

SCENE X

PERVENCHE, puis GIBOULETTE

PERVENCHE, *descendant en scène à droite*. — Une femme du monde !... Je vais dîner avec une femme du monde !... Ah ! si ce pauvre Gigolet me voyait !... faut-il que les hommes soient bêtes ! Dire que la tante malade, c'est vieux comme le monde, et ça prend toujours.

(*Elle s'arrange les cheveux devant la glace.*)

GIBOULETTE, *entrant de gauche*. — Me voilà prête !... et dire que ce pauvre Paturon ne se doute de rien !... (*Apercevant PERVENCHE.*) Oh ! une dame !

PERVENCHE, *se retournant*. — Tiens !... (*A part.*) C'est la femme du monde !

GIBOULETTE. — C'est la femme du monde !

(*Elles se font un grand salut cérémonieux.*)

PERVENCHE. — Madame !...

GIBOULETTE. — Madame !...

(*Elles s'asseyent. — GIBOULETTE sur le canapé de gauche, PERVENCHE sur la chaise qui est placée à côté de la table de droite.*)

PERVENCHE, *à part*. — Une femme du monde, soignons le style. (*Haut.*) Je suis heureuse, madame, de l'éventualité qui me vaut l'heur d'entrer en relations avec vous.

GIBOULETTE, *à part avec admiration*. — Oh ! là ! là ! comme ça parle, les femmes du monde !

(*Haut.*) Madame, l'heur est tout entier pour votre serviteuse... trice ; on dit les deux, je crois.

PERVENCHE. — Les femmes comme nous disent comme elles veulent !... c'est une des prérogatives de notre monde.

GIBOULETTE. — *Evidâmmment !... Evidâmmment !...*

PERVENCHE. — Qui m'eût dit cependant que j'eusse eu, moi...

GIBOULETTE, *à part, avec admiration*. — Oh ! « j'eusse eu !... ».

PERVENCHE. — La joie grande de collationner ce soir avec vous !...

GIBOULETTE. — Mais je l'eusse-t-y cru moi-même, madame !...

PERVENCHE. — Je vois, madame, que vous êtes très peu sortie cet hiver !

GIBOULETTE. — Oh ! très peu, très peu !

PERVENCHE. — En effet !... J'eus beaucoup de bals cet hiver, dans la haute !

GIBOULETTE. — *Evidâmmment !... Evidâmmment !...* nous n'allons que là... dans la haute !

PERVENCHE. — Et il ne me souvient pas que je vous y rencontrais.

GIBOULETTE. — Oh ! madame, je suis si *casernière*.

PERVENCHE. — Vraiment ?...

GIBOULETTE. — Oh ! très *casernière* ! c'est le mot ! Je serais bien allée dans le grand monde, mais j'avais toujours peur qu'on ne s'y *embêtasse* !

PERVENCHE. — Et vous allez beaucoup aux courses ?

GIBOULETTE. — Mais très souvent, ma toute chère ! (*Se levant et allant à PERVENCHE.*) ... Seulement, j'ai un guignon !

PERVENCHE, *se levant aussi.* — Ah bien, pas plus que moi !... Dimanche on m'avait donné un tuyau...

GIBOULETTE. — Ah ! qui vous l'avait donné ?

PERVENCHE. — C'est le palefrenier du marquis... (*Se rattrapant.*) de mon ami le marquis Desgranges. Eh bien, ma chère... je colle ce que j'avais sur moi chez Potrimson, le bookmaker.

GIBOULETTE. — L'amant à Zizi ?

PERVENCHE. — Précisément ! Eh bien, ma bonne, quand j'ai voulu me faire payer, il avait filé !... (*Se frappant sur la jambe.*) Hein ? qu'est-ce que vous dites de ça ?

GIBOULETTE. — Oh ! c'est pignouf !

PERVENCHE. — Absolument pignouf ! Mais que je le rattrape !

GIBOULETTE. — Oh ! ce monde des bookmakers ! Quel monde !

PERVENCHE. — Ne m'en parlez pas !... heureusement que nous n'en sommes pas !... Et qui vous coiffe, ma toute belle ? Virot ?

GIBOULETTE, *avec dédain.* — Oh ! Virot !... Tignasson !

PERVENCHE. — Il coiffe bien ?

GIBOULETTE. — C'est-à-dire qu'il faut être sa cliente... Moi je lui ai dit : « Vous savez, Tignasson, je veux bien que ce soit vous qui me *coiffassiez*, mais il faudra soigner ça » ! Tenez ! vous ne vîtes pas le chapeau que j'ai ce soir ?...

PERVENCHE. — Non ! je ne vis pas !...

GIBOULETTE, — Ah ! ma chère, épatant !... vous allez voir ça !... (*Elle sort vivement par la gauche.*)

SCENE XI

PERVENCHE, puis PATURON, puis GIGOLET

PERVENCHE. — Elle est charmante ! et quel genre !... quelle distinction !

PATURON, *entrant du fond, à PERVENCHE.* — Ne vous impatientez pas !... On apporte le dîner. Ah ! je vais vous présenter mon ami.

PERVENCHE. — Avec plaisir !

PATURON. — Où est-il donc ? (*Appelant.*) Mais venez donc ! venez donc !

GIGOLET, *entrant du fond.* — Voilà ! Voilà !

(*Il descend au numéro 1.*)

PATURON, *présentant GIGOLET à PERVENCHE.* — Ma chère amie, je vous présente...

PERVENCHE. — Gigolet !

GIGOLET. — Pervenche !

PATURON. — Ils se connaissent ?

GIGOLET, *à PERVENCHE.* — Qu'est-ce que vous faites ici ?

PERVENCHE. — C'est moi qui vous le demande !... Ah ! c'est trop fort !

GIGOLET. — C'est comme ça que vous soignez votre tante ?

PATURON, *il remonte.* — Hein ?

PERVENCHE, *allant à GIGOLET au numéro 2.* — Oui !... Je vous engage à parler de moi !... C'est vous qui soupez avec la femme du monde !

GIGOLET. — Il ne s'agit pas de la femme du monde ! Vous êtes ici avec Monsieur !

PATURON, *redescendant devant le canapé — toujours au numéro 1.* — Mais non, mais non, mais non !

GIGOLET. — Il n'y a pas de non !... Ah ! vous marchez sur mes plates-bandes, vous !... Ah ! vous me prenez ma maîtresse ! eh bien, vous m'en rendrez raison !

PATURON. — Mais voyons !... vous n'y pensez pas !

SCENE XII

LES MEMES, GIBOULETTE

GIBOULETTE, *entrant de gauche avec son chapeau à la main, et descendant en scène au numéro 1 devant le canapé.* — Voilà mon chapeau !

PATURON. — Giboulette !

GIBOULETTE. — Paturon !

GIGOLET et PERVENCHE. — Hein !

PATURON. — Qu'est-ce que vous faites ici, malheureuse ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

GIBOULETTE. — Misérable !... vous me trompez avec madame !

PATURON. — Et vous, vous me trompez avec monsieur ! (*Remontant au fond avec GIGOLET en se disputant avec lui.*) Cela ne se passera pas comme ça, monsieur, vous m'en rendrez raison !

GIGOLET. — Mai oui, monsieur !

GIBOULETTE, à PERVENCHE, *allant à elle.* — Ah ! tu me prends Paturon, toi !

PERVENCHE. — Ah ! tu me prends Gigolet !

(*Tumulte.*)

SCENE XIII

LES MÊMES, ALFRED, suivi de PHILOMELE

ALFRED et PHILOMELE, *accourant du fond.* — Qu'est-ce qu'il y a ?

ALFRED. — Messieurs !... mesdames !... (*Se plaçant entre PERVENCHE et GIBOULETTE et essayant de les séparer*) Voyons, madame... (*Reconnaissant PERVENCHE*) Ma femme !

PERVENCHE. — Mon mari !

(*Elle se sauve par le fond.*)

PHILOMELE, *au fond à droite.* — Hein !

ALFRED. — Ah ! mon Dieu ! (*Se retournant et se trouvant nez à nez avec GIBOULETTE.*) Ma femme !

GIBOULETTE. — Mon mari !

(*Elle se sauve par le fond.*)

PHILOMELE. — Encore !

ALFRED. — Mes deux femmes !... filons !...

(*Il se précipite à gauche.*)

PHILOMELE, *le suivant.* — Alfred !... veux-tu m'expliquer !... Alfred !... Alfred !...

(*Elle entre à gauche.*)

SCENE XIV

PATURON, GIGOLET, puis ALFRED, puis PHILOMELE

PATURON n° 1, GIGOLET n° 2, *descendant en scène.* — Ah çà ! qu'est-ce que ça veut dire ?

(*Ils se regardent un instant en silence et éclatent de rire.*)

PATURON et GIGOLET. — Ah ! ah ! quelle aventure !

PATURON. — Et dire que nous allions être assez bêtes pour aller sur le terrain en leur honneur !

GIGOLET. — Vous savez, ça n'a jamais été une femme du monde.

PATURON. — Mais la mienne non plus !

TOUS LES DEUX ENSEMBLE. — Oh ! sommes-nous bêtes !

ALFRED, *entrant de gauche avec PHILOMELE. Il porte une petite soupière en argent qu'il dépose sur la servante au fond.* — Elles ne sont plus ici.

PATURON. — Ah ! ça ! qu'est-ce qui vous a pris de filer comme ça ?

PHILOMELE, *descendant en scène au n° 1.* — Oh ! oui ! demandez-lui, monsieur.

PATURON, n° 3. — Tu connais donc Giboulette ?

GIGOLET, n° 4. — Tu connais donc Pervenche ?

ALFRED, descendant au n° 2. — Hélas ! messieurs, ce sont mes deux femmes !

PATURON et GIGOLET. — Oh ! mon pauvre Alfred !

(Ils remontent.)

PHILOMELE. — Mais, sacripant ! pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais deux fois divorcé ?

ALFRED. — Ah ! c'est que tu es tellement jalouse !... je me suis dit : Elle sera moins jalouse d'un passé mort, que d'un passé vivant !

PHILOMELE. — Grande bête ! au contraire... Je me disais : il est veuf ! ça ne prouve pas qu'il l'ait désiré ; mais du moment que tu es divorcé, c'est que tu l'as bien voulu ! Alors je n'ai pas à être jalouse !

(Elle va au fond à la servante.)

ALFRED. — Ah ! si j'avais su !

PATURON. — Mais avec tout ça, nous n'avons pas dîné, nous.

(Ils s'asseyent à la table de droite : PATURON à droite, GIGOLET à gauche.)

GIGOLET, à ALFRED. — Servez !

ALFRED, prenant la soupière. — Voilà, monsieur !... potage à la bisque !

PATURON, haussant les épaules avec un peu de regret. — De la poudre aux moineaux !

GIGOLET. — Aux moineaux ! Allons donc ! nous les retrouverons, les belles.

ALFRED, se plaçant entre eux deux, face au public et appuyant ses mains sur la table. — Ah ! ces messieurs ont l'intention de revoir ces dames.

PATURON. — Ça ne vous fâche pas ?

ALFRED. — Pas du tout !... Mais si j'ai un conseil à donner à ces messieurs : tenez-les bien ! car, je les connais, elles vous lâcheraient !...

RIDEAU